

XII. *La Vie de Henry Brulard ... Stendhal*

Jean Marie ANDRE

Je me trouvais ce matin, le 16 octobre 1832, à San Pietro in Montorio, sur le mont Janicule à Rome, il faisait un soleil magnifique.

« Un léger vent de sirocco à peine sensible faisait flotter quelques nuages blancs au-dessus du mont Albano, une chaleur délicieuse régnait dans l'air, j'étais heureux de vivre. Je distinguais parfaitement Frascati et Castel Gondolfo qui sont à quatre lieues d'ici, la villa Aldobrandini où est cette sublime fresque de Judith du Dominiquin. Je vois parfaitement le mur blanc qui marquent les réparations faites en dernier lieu par le prince François de Borghèse, celui-là même que je vis à Wagram, colonel d'un régiment de cuirassiers, le jour où M.de Noue, mon ami, eut la jambe emportée. Bien plus loin, j'aperçois la roche de Palestrina et la maison blanche de Castel San Pietro qui fut autrefois sa forteresse. Au-dessous du mur contre lequel je m'appuie sont les grands orangers du verger des capucins, puis le Tibre et le Prieuré de Malte, un peu après sur la droite du tombeau de Cécilia Metella, Saint-Paul et la pyramide de Cestius. En face de moi j'aperçois Sainte-Marie-Majeure et les longues lignes du Palais de Monte Cavallo. Toute la Rome ancienne et moderne, depuis l'ancienne voie Appienne avec les ruines de ses tombeaux et de ses aqueducs jusqu'au magnifique jardin de Pincio bâti par les Français, se déploie à la vue.

Ce lieu est unique au monde, me disais-je en rêvant, et la Rome ancienne malgré moi l'emportait sur le moderne, tous les souvenirs de Tite-Live me revenaient en foule. Sur le mont Albano à gauche du couvent, j'apercevais les prés d'Annibal.

Quelle vue magnifique ! c'est donc ici que la *Transfiguration* de Raphaël a été admirée pendant deux siècles et demi. Quelle différence avec la triste galerie de marbre gris où elle est enterrée aujourd'hui au fond du Vatican ! Ainsi pendant deux cent cinquante ans ce chef s'œuvre a été ici, deux cent cinquante ans ! Ah dans trois mois j'aurai cinquante ans, est-il bien possible ! 1783,93,1803, je suis tout le compte sur mes doigts... et 1833 cinquante. Est-il bien possible ! cinquante ! Je vais avoir la cinquantaine et je chantais l'air d Grétry :

« Quand on la cinquantaine »

Cette découverte imprévue ne m'irrita point, je venais de songer à Annibal et aux Romains. De plus grands que moi sont bien morts !... Après tout, me dis-je, je n'ai pas mal occupé ma vie, *occupé* ! Ah ! c'est-à-dire que le hasard ne m'a pas donné trop de malheurs, car en vérité ai-je dirigé le moins du monde ma vie ? »

Aller devenir amoureux de M^{lle} de Griesheim ! Que pouvais-je espérer d'une demoiselle noble, fille d'un général en faveur deux mois auparavant avant la bataille d'Iéna ! Bricard

avait bien raison quand il disait avec sa méchanceté habituelle ; « Quand on aime une femme, on se dit qu'en veux-je-faire ? »

Je me suis assis sur les marches de San Pietro et là j'ai rêvé une heure ou deux à cette idée. Je vais avoir cinquante ans, il serait bien temps de me connaître. Qu'ai-je été, que suis-je, en vérité je serais bien embarrassé de le dire.

Je passe pour un homme de beaucoup d'esprit et fort insensible, roué même, et je vois que j'ai été constamment occupé par des amours malheureuses. J'ai aimé éperdument Madame Kubly, M^{elle} de Griesheim, M^{me} de Dipholtz, Métilde, et je ne les ai point eues, et plusieurs de ces amours ont duré trois ou quatre ans. Métilde a occupé absolument ma vie de 1818 à 1824. Et je ne suis pas encore guéri, ai-je ajouté, après avoir rêvée à elle seule pendant un gros quart d'heure peut-être. M'aimait-elle ?

J'étais attendri et point en extase. Et Métilde dans quel chagrin ne m'a-t-elle pas plongé quand elle m'a quitté ? Là j'ai eu un frisson en pensant au 15 septembre 1825 à Saint-Omer, à mon retour d'Angleterre. Quelle année ai-je passée du 15 septembre 1826 au 15 septembre 1827 ! Le jour de ce redoutable anniversaire j'étais à l'île d'Ischia ; et je remarquai un mieux sensible, au lieu de songer à mon malheur directement, comme quelques mois auparavant, je ne songeais plus qu'au *souvenir* de l'État malheureux où j'étais plongé en octobre 1826 par exemple. Cette observation me consola beaucoup.

Qu'ai-je donc été ? Je ne le saurais. A quel ami, quelque éclairé qu'il soit, puis-je demander ? M. di Fiori lui-même ne pourrait me donner d'avis. A quel ami ai-je dit un mot de mes chagrins d'amour ?

Et ce qu'il y a de singulier et de bien malheureux ; me disais-je ce matin, c'est que mes *victoires* comme je les appelais alors, la tête remplie de choses militaires, ne m'ont pas fait un plaisir qui fût la moitié seulement du profond malheur que me causèrent mes défaites

Et là, comme je ne savais que dire, je me suis mis sans y songer à admirer de nouveau l'aspect sublime des ruines de Rome et de sa grandeur moderne, le Colisée vis-à-vis e moi, et sous mes pieds le Palais Farnèse avec sa belle galerie de Charles Maderne ouverte en arceaux, le Palais Corsini sous mes pieds. »

1. Stendhal. Vie de Henry Brulard. Ed, Gallimard. 1973.Folio N°447

La suite... vous la trouverez chez votre libraire.